

d'un corpus fini et discret. Deuxièmement, le « texte » censé constituer l'original du *French Feminism* est une série de morceaux et de fragments (phrases, citations) extraits d'un univers hétérogène. Ces morceaux ne constituent pas un ensemble indépendamment du commentaire dans lequel ils sont insérés. Ceci justifie de considérer le corpus de commentaires comme une entité distincte de ses référents, de la même façon que le Talmud est à juste titre considéré comme distinct de la Torah. Mais nous ne disposons pas, comme dans le cas de la Torah, d'un autre texte original et homogène.

Plus important encore, un corps de commentaires n'est en réalité ni plus ni moins qu'une série d'énoncés théoriques au bout du compte. Ou, pour le dire autrement, il n'y a pas de différence substantielle entre un travail théorique sur quelque chose et un travail théorique sur quelqu'un. Quels que soient les détours, on finit par dire quelque chose sur le monde – il n'y a donc pas de différence légitime de statut entre le texte qui se présente comme un « simple » commentaire et le texte que le premier commente. Ces commentaires – y inclus bien sûr, les morceaux, fragments, et autres citations – constituent donc en définitive le seul texte que nous possédions du *French Feminism*; et c'est ce corpus qui constitue le *French Feminism*.

Pour toutes ces raisons, le *French Feminism* est un courant anglo-américain de production intellectuelle dans un contexte anglo-américain, et dorénavant, quand je parlerai du *French Feminism* sans guillemets, je me référerai exclusivement à ce corpus de textes anglo-américains, et quand je parlerai des French Feminists, j'entendrai leurs auteures anglo-américaines.

LE « FRENCH FEMINISM » EN TANT QU'IDÉOLOGIE DE LA DIFFÉRENCE: ÉPISTÉMOLOGIES HOLISTES CONTRE ÉPISTÉMOLOGIES ADDITIVES

Situer et étudier le mouvement de ce que je nomme le *French Feminism* au sein de chaque féminisme « national » et du féminisme en général nécessiterait une étude qui dépasse largement le cadre de cet essai. Néanmoins, si j'essaie d'en donner une description à partir de la perspective nécessairement partielle et impressionniste

qui est la mienne, les caractéristiques qui me frappent le plus (en dehors de la prétention à être français) sont les suivantes :

- l'équation faite entre «les femmes» et «le féminin» et, inversement, entre «les hommes» et «le masculin»;
- la focalisation sur «le féminin» et «le masculin», la croyance que ces choses existent – ou devraient exister –, et la croyance que ces notions fournissent ou devraient fournir un modèle de ce que les femmes et les hommes réels «sont» et font;
- la croyance selon laquelle «le féminin» et «le masculin» incarnent une division universelle des traits de caractère, et que l'on retrouve cette division dans toutes les cultures parce qu'elle correspond à la configuration du psychisme universel;
- la croyance selon laquelle le psychisme est séparé de la société et de la culture, et qu'il leur est antérieur;
- la croyance selon laquelle le contenu du psychisme est à la fois universel – non dépendant d'une culture – et fondé sur une condition commune partagée par tous les êtres humains;
- l'affirmation d'une «différence sexuelle» entre les femmes et les hommes qui inclut les différences morphologiques, les différences fonctionnelles dans la reproduction et les différences psychologiques;
- la croyance selon laquelle l'attraction sexuelle entre des personnes est un désir de «différence»;
- la croyance selon laquelle la «différence sexuelle» est la seule différence significative entre les gens;
- la croyance selon laquelle la «différence sexuelle» est et devrait être le fondement de l'organisation psychique, émotionnelle, culturelle et sociale, bien que le mot «social» n'apparaisse pas sans quelque difficulté sous la plume des *French Feminists* (Burke 1978, 1981; Duchén 1986; Felman 1981; Fuss 1989, 1992; Gallop 1982, 1987; Gross 1986; Jardine 1981a, 1981b, 1985a, 1985b; Jones 1981a, 1981b; Kamuf 1990; Kamuf & Miller 1990; Leland 1992; Marks 1978; Meyers 1992; Miller 1990; Moi 1985, 1986, 1987; Salleh 1984; Schor 1981, 1989; Smith 1988; Spivak 1981, 1992; Stanton 1981, 1987).

Il n'est guère nécessaire d'insister sur le fait que cette façon d'approcher les questions de sexe et de genre est extrêmement

problématique, tant du point de vue analytique que politique. Du point de vue analytique, elle tourne le dos aux principaux développements de la pensée féministe, tandis que ses implications politiques ne plaisent guère à nombre de féministes.

Alors que certaines personnes préfèrent discuter des points de détails ou d'interprétation, j'estime pour ma part qu'il importe avant tout de reconnaître que, quelle que soit la forme qu'elle prenne – qu'elle postule « l'agressivité congénitale » des mâles, ou l'existence de quelque chose appelé le « maternel-sémio-tique » – toute tentative de traiter de la nature humaine ne peut donner que des résultats décevants pour les mouvements soucieux de changer le monde, ou même simplement de le comprendre.

Il reste maintenant à savoir pourquoi tant de commentatrices anglo-américaines ont choisi cette démarche. Cette question ne concerne d'ailleurs pas le seul *French Feminism*. Il nous faut ajouter, en effet, non seulement les personnes qui l'ont fabriqué par leurs écrits, mais aussi celles qui lisent ces écrits, ce qui veut dire non seulement le public anglo-américain, mais les personnes (plus particulièrement les féministes) qui, à travers le monde, semblent être si attirées par ce type d'approche. Nous sommes quelques-unes à avoir discuté ce problème depuis un certain nombre d'années (Delphy 1976, 1991 ; Guillaumin 1992 ; Mathieu 1991 ; Wittig 1992). Mais l'attirance demeure à l'égard de la « différence », et plus précisément de la « différence sexuelle ». Enfin, ce sont précisément les failles de ces approches qui expliquent l'attirance qu'elles exercent.

L'approche centrée sur la « différence sexuelle » est théoriquement fautive à un niveau élémentaire, en raison des prémisses mêmes qu'elle suppose et qui renvoient à des positions épistémologiques qui ne sauraient être prises au sérieux aujourd'hui. J'en ai répertoriées quelques-unes plus haut, mais il existe un niveau plus profond d'analyse qui rend cette approche incompatible avec les sciences humaines et les sciences sociales modernes, y compris la soi-disant postmodernité. Pour le dire brièvement, on peut dater du 19^e siècle le développement d'un nouveau paradigme de compréhension du monde, que je nommerai pour l'instant « structuraliste ». Cette approche, que l'on retrouve aussi bien dans les sciences naturelles que dans les sciences humaines, considère l'ensemble d'un

phénomène avant de prendre en compte ses parties. Ce sont l'ensemble, la configuration, qui confèrent une signification à chacune de ses parties ; c'est l'ensemble qui engendre les parties ; en d'autres termes il leur préexiste.

Cette approche, utilisée dans les sciences naturelles et les mathématiques depuis plus d'un siècle, se retrouve dans beaucoup de modèles des sciences humaines. Par exemple, c'est toujours la base incontestée de la linguistique saussurienne ; bien que d'autres modèles aient été développés depuis, le modèle saussurien de base est toujours valable : les sons ne préexistent pas au langage pris globalement, c'est le langage qui au contraire détermine comment le continuum des sons va être découpé en sons discrets. Ce modèle sous-tend l'anthropologie contemporaine – et pas seulement celle qui se dit « structurale » comme celle de Lévi-Strauss –, la psychologie (par opposition à la psychanalyse) et la sociologie contemporaines, etc. Cette appréhension du monde est déjà présente dans l'œuvre de Marx : la société globale précède chaque classe, et c'est la façon dont elle fonctionne comme un tout qui crée le principe de division, et ce principe de division crée à son tour chaque classe. Les classes ne peuvent pas être considérées indépendamment les unes des autres – comme des tribus ayant chacune leur vie et ne venant en contact qu'accidentellement – pas plus que le son « a » dans une langue donnée ne peut être vu comme existant indépendamment des sons qui le précèdent et le suivent.

Pour toutes ces raisons, je pense que l'adjectif « holiste » est ce qui caractérise le mieux cette approche. Inutile de le dire, tous les développements modernes et contemporains se sont construits à partir de cette approche. La démarche structurale ou holiste est la matrice de toutes les écoles de pensée du 20^e siècle – qu'elles s'appellent matérialistes, constructivistes, ou structuralistes. Les courants soi-disant « post » – comme dans « post-structuraliste » – ne sont pas en contradiction avec cette démarche, mais n'en sont que des développements.

Le développement contemporain de la recherche sur le genre relève, la plupart du temps, de ce paradigme. On considère que le genre, en tant que principe de division, est la force constitutive de la création des genres. Pour l'exprimer simplement, cela veut

phénomène avant de prendre en compte ses parties. Ce sont l'ensemble, la configuration, qui confèrent une signification à chacune de ses parties ; c'est l'ensemble qui engendre les parties ; en d'autres termes il leur préexiste.

Cette approche, utilisée dans les sciences naturelles et les mathématiques depuis plus d'un siècle, se retrouve dans beaucoup de modèles des sciences humaines. Par exemple, c'est toujours la base incontestée de la linguistique saussurienne ; bien que d'autres modèles aient été développés depuis, le modèle saussurien de base est toujours valable : les sons ne préexistent pas au langage pris globalement, c'est le langage qui au contraire détermine comment le continuum des sons va être découpé en sons discrets. Ce modèle sous-tend l'anthropologie contemporaine – et pas seulement celle qui se dit « structurale » comme celle de Lévi-Strauss –, la psychologie (par opposition à la psychanalyse) et la sociologie contemporaines, etc. Cette appréhension du monde est déjà présente dans l'œuvre de Marx : la société globale précède chaque classe, et c'est la façon dont elle fonctionne comme un tout qui crée le principe de division, et ce principe de division crée à son tour chaque classe. Les classes ne peuvent pas être considérées indépendamment les unes des autres – comme des tribus ayant chacune leur vie et ne venant en contact qu'accidentellement – pas plus que le son « a » dans une langue donnée ne peut être vu comme existant indépendamment des sons qui le précèdent et le suivent.

Pour toutes ces raisons, je pense que l'adjectif « holiste » est ce qui caractérise le mieux cette approche. Inutile de le dire, tous les développements modernes et contemporains se sont construits à partir de cette approche. La démarche structurale ou holiste est la matrice de toutes les écoles de pensée du 20^e siècle – qu'elles s'appellent matérialistes, constructivistes, ou structuralistes. Les courants soi-disant « post » – comme dans « post-structuraliste » – ne sont pas en contradiction avec cette démarche, mais n'en sont que des développements.

Le développement contemporain de la recherche sur le genre relève, la plupart du temps, de ce paradigme. On considère que le genre, en tant que principe de division, est la force constitutive de la création des genres. Pour l'exprimer simplement, cela veut

dire que l'on part du fait qu'il est impossible de considérer les «hommes» et les «femmes» de manière séparée, pas plus que «le féminin» et «le masculin». Ces catégories sont créées l'une par l'autre et simultanément. Or, cette position comporte des implications révolutionnaires: elle implique, en effet, qu'une catégorie n'évolue pas sans l'autre et que le statut de la catégorie «femmes» ne peut changer sans que change également celui de la catégorie «hommes». Plus encore, cette position implique que le statut et le contenu de chaque catégorie sont une seule et même chose, et qu'il est donc impossible de changer le statut d'une catégorie sans en changer le contenu, et vice-versa (Delphy 1991).

À la différence de ces approches, le *French Feminism* et certaines théories comme le versant théorique dominant de la psychanalyse (à distinguer de la thérapeutique psychanalytique, elle-même à distinguer de l'ensemble plus vaste de la psychothérapie), dont le *French Feminism* s'inspire, sont restés étrangers à ces développements. Ils considèrent les parties comme indépendantes les unes des autres et préexistantes à leur mise en relation. Leur approche, du point de vue de la relation des parties au tout, part des parties et est donc «additive».

Une approche théorique additive implique que les parties pré-existent au tout et ont une signification qui leur est propre, et donc une nature – une essence – propres. Cela implique en outre que les parties qui constituent toute réalité – le monde physique, social ou psychique – sont toujours les mêmes, en nombre et en contenu, et qu'elles sont éternelles; et qu'en conséquence, ce que nous percevons est ce dont la réalité est faite. Ainsi, si nous percevons deux sexes, par exemple, c'est, selon cette approche, parce qu'il y a deux sexes. La société et ses instances – le langage par exemple – ne font que classer ces réalités préexistantes. Ces parties constituantes peuvent donc être déplacées – changées de place les unes par rapport aux autres – sans que cela les affecte ou affecte le tout. Inversement, la seule chose que nous puissions faire avec ces parties constituantes, c'est les changer de place (par exemple, «rehausser le féminin»), et dans la mesure où c'est là ce que nous recherchons, il s'agit alors de trouver leur signification «réelle» ou

genre par exemple, pour rendre compte de cette déconstruction. Partant de la distinction initiale entre le sexe et les rôles sexuels, le féminisme a tenté depuis quelques décennies de concasser la notion de «différence sexuelle» en éléments de plus en plus nombreux, qui ne sont liés les uns aux autres que de manière arbitraire et sociale ; au point qu'on en vient à reconnaître sur le plan théorique la dissociation, qui a toujours existé de fait dans les pratiques tant hétérosexuelles qu'homosexuelles, entre désir sexuel et différence anatomique de sexes, et à faire perdre à l'hétérosexualité son aura de naturalité et de nécessité.

LA THÉORIE DU GENRE COMME MENACE POUR L'IDENTITÉ

Tout cela devient extrêmement menaçant, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les femmes. La sphère de la sexualité – les pratiques sexuelles et la préférence sexuelle – est particulièrement sensible à ces développements du fait qu'elle est investie, dans la société contemporaine, du pouvoir de conférer un contenu à la subjectivité et de produire l'identité personnelle. Dans une société où nous ne sommes rien si nous n'appartenons pas à l'une ou l'autre catégorie, l'activité sexuelle définit les individus à la fois comme hommes ou femmes et comme personnes. En même temps, l'activité sexuelle est imprégnée d'un sentiment très fort de culpabilité et de honte dans nos sociétés (et non pas, comme le prétend la psychanalyse, de façon «inéluctable» et anthropologique). Les individus n'aiment donc pas penser que tout cela dépend d'eux – qu'ils sont libres : ils ne sont pas prêts à renoncer à l'idée selon laquelle tout a été décidé d'avance pour eux quelque part dans leurs hormones et leur cortex. Ils n'aiment guère se sentir «flotter librement», sans pouvoir justifier leurs goûts, qu'ils éprouvent comme des pulsions irrésistibles, par la nature.

Il faut également tenir compte du fait que les sociétés genrées telles que les sociétés occidentales créent leurs propres subjectivités et, en particulier, comme je l'ai déjà mentionné, l'incapacité de se former une identité individuelle qui ne soit pas genrée. Nos langues excluent déjà cette possibilité : combien de temps pouvons-nous parler d'une personne sans dire «il» ou «elle» (surtout en français) ? Ce que le langage impose est confirmé par les études en